L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX—No. 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS,
DIMANCHE MATIN, 18 JUIN

Mémoires de Laferrière.

—SUITE.—

(Voir l'*Abeille* de dimanche dernier.)

MES DÉBUTS EN RUSSIE.

Au nombre de mes nouveaux camarades, j'avais retrouvé Eric Bernard. Mais le théâtre de Saint-Pétersbourg ne jouant pas l'ancien répertoire, Eric se trouvait insuffisant, et, si on peut le dire, hors d'emploi dans le répertoire de genre.

Eric Bernard déplaisait donc au public de Saint-Pétersbourg, et la clause redoutable du renvoi en France, lorsqu'on ne réussit pas dans les six premiers mois, allait lui être appliquée.

Eric avait été mon directeur au Panthéon. J'avais en beaucoup à me louer de nos relations; ce n'était donc pas sans chagrin que je prévoyais son renvoi.

Sur ces entrefaites, il fut question de mettre à la scène *le Gamin de Paris*.

Vernet devait jouer le rôle de Joseph (le gamin); j'avais celui du séducteur Amédée, et Dufour, un des meilleurs comiques que j'aie connus, celui du général Morin.

Cet arrangement paraissait définitif, lorsque le comte Guédéonoff me fit venir, et me dit, en me présentant une brochure:

—Voici, monsieur, une pièce que vous aurez à étudier: c'est *le Gamin de Paris*; vous y jouez le rôle du gamin.

Je représentai au général que la distribution de la pièce était déjà faite, et qu'il me serait pénible de désobliger Vernet, en possession par emploi de ce rôle.

—Je n'ai pas cela à débattre avec vous, monsieur. L'empereur a pris connaissance de l'ouvrage; Sa Majesté a même fait de sa main une correction importante, et elle a décidé:

—Il faut que Laferrière joue le rôle de Bouffé.

Je n'avais qu'à obéir.

Vernet, qu'on fut averti, me boula naturellement un peu.

Comme je parlais de l'incident avec Eric Bernard, celui-ci me dit:

—Ecoute: ils vont me renvoyer, et je suis venu ici plein d'espoir, remorquant avec moi la famille et toutes les charges du ménage.... Je n'ai pas même l'argent du retour... et tu peux me sauver.... Je me sens capable de jouer le rôle du général Morin; il convient à mon physique. Si je le joue, on me gardera; j'en ai le pressentiment.

Je me hasardai, et fis ma demande au comte Guédéonoff, qui, selon son habitude, commença par refuser et finit par consentir.

La pièce se joua devant une salle magnifique; toute la cour y assistait.

La représentation devait être au bénéfice de Vernet; mais sur son refus de jouer, à cause de la déposséssion dont il avait été victime, le bénéfice inscrit à la suite prit le tour, et ce fut un grand bonheur pour le bénéficiaire Montalan, obscur comédien, qui ne s'attendait certes pas à voir le chef de l'empire concourir à sa recette.

Le premier acte venait de finir, quand l'empereur, jetant sur le petit balcon observatoire dont j'ai déjà parlé,

—Eh bien! monsieur le gamin, vous en faites de belles.... vous tombez à plat, vous jouez à la toupie, vous déchirez votre blouse, vous recevez des taloches, c'est charmant.... Mais, dites-moi, est-ce que la grand'maman Meunier ne frappait pas de franc jeu?

—Oui, Sire; je crois même que, ce soir, elle a sa névralgie et elle passe sa rage sur son petit-fils.

La maman Meunier, c'était la maman Brasseur, qu'étouffe assidûment des regards de l'empereur, venait de se glisser auprès de moi.

—Je l'apprendrai, drôle, polisson, à me plaindre de la grand'mère à Sa Majesté.

Et à la parole elle joignait le geste.

—Oh! dit le czar en riant, vous n'êtes plus en scène.... madame Bras. Au reste, vous n'alliez pas du train de marche.... J'aurais presque peur de jouer avec vous le rôle de Laferrière.

—Ah! Sire, si c'était vous, quelle différence; je vous embrasserais au contraire.

—Et vous auriez tort, madame Bras, répliqua brusquement Nicolas; l'art est un empire où il n'y a qu'un seul maître, le vrai.

Et l'empereur, tournant le dos, laissa la grand'maman Meunier la bouche ouverte, les yeux écarquillés et immobiles d'étonnement.

Moi j'éclatai de rire.

Mais ce qui me rendit surtout heureux dans cette représentation, c'est le résultat qu'elle eut pour Eric Bernard.

L'empereur fut enchanté de lui dans le rôle du général Morin.

C'est un comédien de talent, avait-il dit en quittant sa loge.

M. de Guédéonoff se garda bien de dire à Sa Majesté qu'il avait failli à Eric; mais il vint à ce brave garçon et lui dit, comme de lui-même:

—Eh bien, monsieur Eric-Bernard, *donc*, vous nous faites rester.

Il resta en effet, et, par dix ans de bons services et de succès, acquit son droit à la pension de deux mille roubles dont il jouit probablement encore aujourd'hui.

J'ai parlé d'une correction faite par l'empereur dans cette pièce du *Gamin de Paris*. Je vais la faire connaître, ne fût ce que comme trait de comparaison avec ce qui se passe ailleurs qu'en Russie.

Au second acte, le général Morin arrache à son fils le ruban qu'il porte à la boutonnière, pour le lui rendre au dénouement.

Ce ruban, c'est celui de la Légion d'honneur.

L'empereur biffa d'abord toute la scène. A son sens, ce signe sacré de l'honneur français était placé même au-dessus de la sévère paternité; mais je revins, recommandant qu'en mutilant cette scène il sauvegardât un des plus grands effets de l'acte. Il voulut du moins que le général Morin ne revînt plus, à la fin de la pièce, sur son mouvement, et, coupant la phrase qui amène la restitution de l'insigne, il écrivit dans la marge: "Une récompense de si haute valeur ne doit être arrachée ni rendue au gré d'une colère intime."

Ceci me rappelle qu'un jour, à Paris, la censure trouva mauvais, dans je ne sais plus quelle pièce, qu'une espèce de cocquin quelconque démasquait et souffletait en scène fut décoré de l'ordre de la Légion d'honneur. Ses ailleurs s'y était fait remarquer qu'une décoration sur la poitrine du traître était indispensable à l'effet de la scène, la censure répondit

—Eh bien, mettez-lui une décoration étrangère!

Ce qui fut fait.

LE COMTE PAUL DEMIDOFF.

La correction apportée par l'empereur Nicolas au *Gamin de Paris*, avait fait grand bruit à Saint-Pétersbourg.

Le comte Demidoff me pria de lui prêter, pour quelques heures, la brochure de la pièce, et me la renvoya avec cinq cents roubles comme remerciment.

Il l'avait lue, seulement, je me demandai comment il avait pu s'y prendre, à moins qu'il n'eût ordonné à son secrétaire de lui en donner lecture.

Ceci demande une explication.

Le comte Paul Demidoff était, à l'époque où je le connus à Saint-Pétersbourg, un homme de quarante-cinq à quarante-huit ans, blond, replet, peu communicatif et fort original.

Sa fortune était incalculable.

Un soir, il dîna au bal à l'empereur et à l'impératrice, qui y passèrent une demi heure.

Tel était le merveilleux ensemble des dispositions que l'appartement de l'impératrice avait été préparé comme si elle avait dû y séjourner. Tous les objets usuels étaient en vermeil et marqués au chiffre de Sa Majesté.

On parla de ce bal pendant un mois.

Le comte très satisfait de l'ordonnance, gratifia son intendant de toutes les tentures qui avaient servi aux décorations de sa fête. Il y en avait pour plus de cent mille roubles d'argent.

M. Demidoff, qui passait pour un sauvage à Saint-Pétersbourg, vivait presque solitaire.

Un jour, le prince N..... se fait annoncer.

Quelle ne fut pas sa surprise de voir le comte Demidoff debout dans son salon, devant un grand bassin en vermeil rempli d'eau, et trempant, un à un, des billets de la banque russe; puis, les étendant sur des cordes placées transversalement d'un bout à l'autre bout du salon, comme l'aurait fait une blanchisseuse.

—Cher prince, dit le comte, je passe ces papiers dans l'eau pour enlever la mauvaise odeur dont ils sont imprégnés.

Inutile d'ajouter que ce lavage en détruisait un certain nombre, dont les débris restaient au fond de la cuvette, mais le comte n'y regardait pas de si près.

M. Demidoff ne souffrait pas qu'aucun de ses gens touchât à sa personne ou à tout objet à son usage sans avoir les mains gantées.

Il était très grand amateur d'objets d'art.

On lui avait apporté, le matin même de cette visite du prince de N....., un magnifique saxe de grande valeur, représentant Suzanne et les deux vieillards.

Le prince de N..... extasié de la beauté de ce groupe, prit le saxe avec ses mains *ganterées*, le tourna, le retourna, en examina les détails avec toutes les marques de l'admiration la plus grande.

Le comte le regardait faire et ne disait mot, mais dès qu'il se trouva seul il sonna, indiqua d'un geste l'objet et la cheminée. Le valet comprit le saxe fut brisé.

L'intendant avait ordre d'acheter les ouvrages nouveaux qui avaient quelque succès.

Le comte coupait lui-même les feuillets de chaque volume; puis, aussitôt lu, l'ouvrage était jeté au feu.

Or, il est certain que, pour lire et pour étudier mon rôle du *Gamin* dans la brochure que m'avait fait demander M. Demidoff, je n'avais pas eu la prescience de mettre ces gants.

C'est pourquoi je ne devinais pas comment il avait pu faire, pour la lire à son tour.

On plaisanta beaucoup le comte, lorsqu'on apprit qu'il voulait se marier.

Mettra-t-il des gants? se demandait-on.

La personne à laquelle on disait qu'il allait donner en fortune et qui non était une orphaline russe, demoiselle d'honneur de l'impératrice.

Ce n'est donne créance à la nouvelle fut le départ précipité de Mlle Irma, jeune actrice que les habitués du Vaudeville et de l'Ambigu avaient pu remarquer avant la révolution de 1848 et qui, en service du prince Tufiakin, était venu à Saint-Pétersbourg, où le comte Demidoff est devenu son protecteur intime.

Le comte avait fait acheter par Monferrand, son architecte, un hôtel dans un des plus beaux quartiers de Saint-Pétersbourg.

Il fit démolir cet hôtel et, à sa place, il fit élever, avec des malachites venues de ses mines, une habitation qui ne coûta pas moins de deux millions de roubles d'argent.

Cette résidence devait servir aux noces, lorsque, entreprenant un voyage, M. Demidoff laissa de se dérangeant, seulement de recevoir quelques amis, vint à son élève, qui lui était encore inconnu.

Pendant ce voyage, et chaque jour, le comte expédiait, dit-on, un courrier extraordinaire chargé d'une lettre pour la demoiselle d'honneur.

Tant que dura le voyage, les courriers succédèrent, et le dernier qui arriva à Saint-Pétersbourg avait fait plus de quatre cents lieues.

Cette correspondance continua pendant plusieurs mois.

Peut-être n'en fait-il pas moins pour rivaliser à s'estimer un peu, quand on se rapproche que par lettres.

Je crois que le bonheur en resta là.

Je ne saurai point son pourquoi, mais Paul Demidoff sans y joindre, comme précédemment de l'aimable en eaux bruit, dans dernière petite pièce où l'empereur se donna l'avantage sur le grand seigneur.

Un jeune attaché d'ambassade, aujourd'hui dans les rangs élevés de la diplomatie, avait été invité chez le comte Demidoff.

Comme on venait de passer dans le salon pour y prendre le café, deux hommes s'étaient formés çà et là. Notre attaché, entraîné par une conversation sur le magnétisme, et un peu distrait, prit la cuiller avec les doigts lorsqu'un valet de pied lui présenta le plateau.

Le comte Demidoff, choqué de ce manquement à la bienséance, fit signe au laquais de jeter par la fenêtre le contenu du sucrier.

La leçon était rude: elle cessa une étiquette à ceux qui en furent les témoins. Elle était de nature à démonter l'homme le mieux posé dans le monde.

Mais le spirituel attaché, tout en prenant la leçon pour une offense, conserva un calme parfait: il but lentement le café tenu de sa tasse, alla sans se presser, vers la fenêtre, regarda M. Demidoff, et, lâchant négligemment par-dessus le balcon la cuiller, la tasse et la soucoupe, dit au comte:

—Je ne savais pas que ce fût l'usage.

Puis, il reprit sa conversation absolument comme s'il eût déposé sur une étagère la magnifique porcelaine qu'il venait de briser.

LAFERRIÈRE.

FEUILLETON.

LE CHANCELLOR.

—o—

PAR JULES VERNE.

—o—

JOURNAL DU PASSAGER J.-R. KAZALLON.

XL

7 janvier. — Depuis quelques jours, l'eau de mer qui balaye presque incessamment la plate-forme du radeau, dès que la houle s'élève, a mis au vif la peau des pieds et des jambes de quelques-uns des matelots. Owen, que le boseman a tenu attaché à l'avant depuis la scène de la révolte, est dans un état déplorable, et, sur notre demande, ses liens lui sont ôtés. Saudon et Burke ont été aussi rongés par le mordant de ces eaux salines, et nous autres, nous n'avons été préservés jusqu'ici que parce que l'arrière du radeau est moins battu par les lames.

Aujourd'hui le boseman, en proie à une fureur famélique, s'est jeté sur des chiffons de voiles, sur des bouts de bois, et j'entends encore ses dents qui s'incrustent dans ces substances. Le malheureux, poussé par l'horrible faim, cherche à remplir son estomac pour en distendre la muqueuse. Enfin, à force de chercher, il trouve sur l'un des mâts qui supportent la plate-forme une garniture de cuir. Ce cuir, c'est une matière animale, qu'il arrache, qu'il dévore avec une inexprimable avidité, et il semble que l'absorption de cette matière lui procure quelque soulagement. Tout de l'imiter aussitôt. Un chapeau de cuir bouilli, la visière des casquettes, tout ce qui est substance animale est rongé. C'est un instinct bestial qui nous entraîne et que nul ne peut réprimer. Il semble, en cet instant, que nous n'avons plus rien d'humain, et jamais je n'oublierai cette scène!

Si la faim n'a pas été satisfaite, ses tiraillements, au moins, ont été un instant calmés. Mais quelques-uns de nous n'ont pu supporter cette nourriture révoltante, et ils ont été pris de nausées.

Que l'on me pardonne ces détails! Je ne dois rien cacher de ce que les naufragés du *Chancellor* ont souffert! On saura, par ce récit, tout ce que des êtres humains peuvent supporter de misères morales et physiques! Que ce soit l'enseignement de ce journal! Je dirai tout, et, malheureusement, je prouverai que nous n'avons pas encore atteint le maximum de nos épreuves!

Une remarque que j'ai faite pendant cette scène confirme mon soupçon au sujet du maître d'hôtel. Hobbard, tout en continuant ses gémissements, en les exagérant même, n'y a point pris part. A l'entendre, il meurt d'inanition, et à le voir cependant, on le dirait exempt des tortures communes! C'est hypocrite a-t-il donc une réserve secrète à laquelle il puise encore? Je l'ai surveillé, mais je n'ai rien découvert.

La chaleur est toujours forte et même insoutenable, lorsque le brise ne la tempère pas. La ration d'eau est certainement insuffisante, mais la faim tue en nous la soif. Et quand je me dis que le manque d'eau nous ferait plus souffrir encore que le manque de nourriture, je ne puis le croire ou du moins l'imaginer, en ce moment. Cependant, cette observation a souvent été faite, et Dieu veuille ne pas nous réduire à cette nouvelle extrémité!

Heureusement, il reste quelques pintes de l'eau contenue dans la barrique qui n'est à demi brisée pendant la tempête, et la seconde barrique est encore intacte. Bien que notre nombre ait diminué, le capitaine a réduit, malgré certaines réclamations, la ration quotidienne à une demi pinte par personne. Je l'approuve en ceci.

Quant au brandevin, il n'en reste qu'un quart de gallon, qui a été mis en lieu sûr à l'arrière du radeau.

Aujourd'hui, 7, vers sept heures et demie du soir, l'un de nous a cessé d'exister. Nous ne sommes plus que quatorze! Le lieutenant Walter a expiré entre mes bras, et ni les soins de miss Herbey, ni les miens n'ont rien pu faire.... Il ne souffre plus!

Quelques instants avant de mourir, Walter a remercié miss Herbey et moi d'une voix que nous pouvions à peine entendre:

—Monsieur, a-t-il dit en laissant tomber de sa main tremblante une lettre froissée, cette lettre.... de ma mère.... je n'ai pas la force.... C'est la dernière que j'ai reçue.... Elle me dit: "Je t'attends, mon enfant, je veux te revoir." Non, mère, tu ne me reverras plus!—Monsieur.... cette lettre.... Placez-la.... sur mes lèvres.... là! là!.... Que je meure en la baisant. Ma mère.... mon Dieu!...

J'ai remis la lettre du lieutenant Walter dans sa main déjà froide, et je l'ai posée sur ses lèvres. Son regard s'est animé un instant, et nous avons entendu comme le faible bruit d'un baiser!

Il est mort, le lieutenant Walter! Dieu ait son âme!

XLI

—8 janvier.—Pendant toute la nuit, je suis resté près du corps de l'infortuné, et, à plusieurs reprises, miss Herbey est venue prier pour le mort.

Quand le jour a paru, le cadavre était entièrement refroidi. J'avais hâte.... oui! hâte de le jeter à la mer, et j'ai demandé à Robert Kurtis de m'aider dans cette opération. Lorsque le corps sera enveloppé de ses misérables vêtements, nous le précipiterons dans les flots, et, grâce à son extrême maigreur, j'espère qu'il ne surnagera pas.

Dès l'aube, Robert Kurtis et moi, tout en prenant certaines précautions pour ne pas être vus, nous enlevons des poches du lieutenant quelques objets qui seront remis à sa mère, s'il l'un de nous survit.

Au moment de ramener sur le cadavre les vêtements qui vont lui servir de linceul, je ne puis retenir un geste d'horreur.

Le pied droit manque, la jambe n'est plus qu'un moignon sanglant!

Quel est l'auteur de cette profanation? J'ai donc succombé à la fatigue pendant cette nuit, et on a profité de mon sommeil pour mutiler ce corps. Mais qui a fait cela!

Robert Kurtis regarde autour de lui, et ses regards sont terribles. Mais tout paraît comme d'ordinaire à bord, et le silence n'est interrompu que par quelques gémissements. Peut-être qu'on nous épie! Hâtons-nous de jeter ces restes à la mer, pour éviter de plus horribles scènes.

Donc, le capitaine ayant prononcé quelques prières, nous lançons le cadavre dans les flots, et il s'enfonce immédiatement.

—Tonnerre du ciel! On les nourrit bien, les requins!

Qui a pareil sinon? Je me retourne. C'est le nègre Jynxtrop.

Le boseman est près de moi en ce moment.

—Ce pied.—lui dis-je, croyez vous que ces malheureux....

—Ce pied.... Ah! oui! me répond le boseman d'un ton singulier. L'ailleurs, c'était leur droit!

—Leur droit! me suis-je écrié.

—Monsieur, me dit le boseman, mieux vaut manger un mort qu'un vivant!...

A cette réponse, froidement faite, je ne sais que répondre, et je vais m'étendre à l'arrière du radeau.

Vers onze heures, un incident bizarre s'est produit. Le boseman, qui a mis, depuis le matin, ses lignes à la traîne, a ramené cette fois. Le effet trois requins venaient d'être pris. Ce sont trois requins de grande taille, longs de quatre-vingts centimètres, appartenant à cette espèce qui, sèchée, est connue sous le nom de "stokfish."

A peine le boseman a-t-il hâlé à bord ces trois poissons, que les matelots se jettent dessus. Le capitaine Kurtis, Falkner, moi, nous nous blançons pour les prendre, et l'ordre est bientôt rétabli.... Cinq jours, trois soles, pour quatorze personnes, cela ne chômera pas à se partager. Les uns dévorent ces poissons crus, et ils paraissent vivants, et en sont les plus difficiles. Robert Kurtis, Ardrid Lebonnier et moi, Herbey est la force d'estomac, et, allumant un feu de bois de radeau, nous faisons griller quelques portions. Pour mon compte, je sais pas en ce moment, et j'ai mangé cette chair sanglante!

M. Letourneur n'a pas été aussi patient que moi et que tous. Il s'est jeté comme un lion affamé sur sa part de poisson. Ce malheureux blême qui n'a pas vu [illegible] comment [illegible] le comprendre.... [illegible] boseman a dû [illegible] lignes, et cette [illegible] en délire. Il est [illegible] horrible.

[illegible] avec le boseman, [illegible] ménager nos munitions, [illegible] que nous sommes, nous n'avons plus que conservé quelques heures [illegible] pêche!

[illegible] dit-je, puisque vous avez [illegible] une promesse [illegible]

—Qu'avez-vous?

—Excellente, monsieur, puisque les poissons ont mordu!

Je regarde le boseman qui me regarde à son tour.

Vous reste-t-il encore de quoi amorcer [illegible]? lui ai-je demandé.

—Oui, répond, le boseman à voix basse, et il me [illegible] sans ajouter une parole.

Cependant cette maigre nourriture nous a ranimés, [illegible] et avec elles un peu d'espoir. [illegible] le pêche du boseman, et il nous semble impossible qu'il ne [illegible] pas une seconde fois. Y sera-t-il encore demain? Il est ce lendemain-il enfin de nous éprouver?

Une preuve incontestable qu'une détente n'est pendant dans nos esprits, c'est que nous reprenons le parler du passé. Notre présent douloureux et sur l'avenir sûr ce présent douloureux et sur l'avenir, le plus vraisemblable est nous hantent. M. Letourneur, Falkner, le capitaine et moi, nous rappelons les faits qui se sont accomplis depuis le naufrage, et nous revoyons nos compagnons disparus, les détails de l'incendie, le détachement de navire, le récit du Hans-Kock, la voie d'eau, cette effrayante navigation dans les hunes; le radeau, le tempête, sans un incidente qui semblent seulement éloignés. Oui! tout cela n'est passé et nous vivons encore!

Nous vivons! est-ce que cela peut s'appeler vivre? De vingt-huit, nous ne sommes plus que quatorze, et bientôt nous ne serons que treize, peut-être.

—Un mauvais nombre! dit le jeune Letourneur, mais nous serons de la partie, je crois, à trouver un quatorzième!

Pendant la nuit de 4 au 5, le boseman a jeté de nouveau ses lignes, à l'arrière du radeau, et il est resté lui-même à les surveiller, sans vouloir confier ce soin à personne.

Le matin, je vais près de lui. Le jour se lève à peine, et dans ses yeux ardents il cherche à percer l'obscurité des eaux. Il ne m'a pas vu, il ne m'a même pas entendu venir.

Je lui touche légèrement l'épaule, et il se retourne vers moi.

—Eh bien, boseman?

—Eh bien, ces maudits requins ont dévoré mes amorces! répondit-il d'une voix sourde.

—Il ne vous en reste plus?

—Non! Et savez-vous ce que cela prouve, monsieur? ajoute-t-il en s'étreignant le bras. Cela prouve qu'il ne faut pas faire les choses à demi....

Je lui mets la main sur la bouche! J'ai compris!....

Pauvre Walter!

(A continuer.)

VAPEURS.

Pour Pâté.

Mandeville et la Nlle-Orléans.
Steamers de la Mlle des Etats-Unis.

Pour Mandeville, Lewisburg, Madisonville et Covington.
Le beau steamer, le marebeur,
CAMELIA,
capitaine Wm. Hanover,
partira, tous les jours, de la Mlle des Etats-Unis, le JEUDI, à l'arrivée du convoi de 4 heures de l'après-midi; le VENDREDI et SAMEDI, à l'arrivée du convoi de 4 heures de l'après-midi; le DIMANCHE, à l'arrivée du convoi de 9 heures du matin. Le LUNDI et le JEUDI, il ira jusqu'au "Old Landing", sur la rivière Tchefuncte, pour Covington, Mandeville, Lewisburg et Madisonville.
Le MARDI et le VENDREDI, à 8 heures du matin, il descendra le long des maisons. Le DIMANCHE et le MERCREDI sont des excursions plaisirs sans rival.
Les excursions plaisirs sont bien. Le steamer partira, le DIMANCHE matin, à l'arrivée du convoi de 7 heures et demie, le MERCREDI matin à l'arrivée du convoi de 7 heures, et sera de retour le soir du même jour.
Il ne sera pas nécessaire pour le fret que le départ du convoi qui précédera celui à l'arrivée duquel le steamer doit partir.
Les voyages sont faits en moins de moitié du temps du chemin de fer.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à
C. M. SORIA,
Aux Nos 15 et 20 de la rue de l'Union.
14 mai—

Ex oursion régulière du Dimanche et du Mercredi.

Pour Mandeville, Lewisburg et Madisonville.
Le beau steamer à hélice pression et de la Mlle des Etats-Unis,
CAMELIA,
Capitaine Hanover,
ira régulièrement, le DIMANCHE et le MERCREDI, des excursions aux jacotites villes.
Il partira de Lée tous les DIMANCHES, à l'arrivée du convoi de 7 heures et demie du matin, et le MERCREDI à l'arrivée du convoi de 9 heures du matin, sera de retour le soir du même jour à temps pour prendre le convoi de sept heures et demie du soir pour la ville.
Prix: $1, aller et retour.
Pour plus de détails, s'adresser à
C. M. SORIA, Agent,
25 avril—tus Au 20 de la rue de l'Union.

Vicksburg.
Départ régulier tous les SAMEDIS, à 5 h. P. M.
CAMELIA,
T. P. Leathers, capitaine,
Ce bateau de première classe fait tous le service régulier de la Mlle Vicksburg et Washburg et Yazoo Mlle, à partir de ce jour.
A Vicksburg, il sera possible avec les bateaux à vapeur les plus rapides de la Yazoo Valley Transportation et nombreux, aussi que la ligne Anchor qui fait les voyages réguliers de Memphis, Cairo et St. Louis.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à
JOS. LATIZE, 10 Commercial st.
HITZ & CARLIN, Tchoupitoulas.
Nouvelle-Orléans et Grand-Ecore Packet.
Jour de départ, tous les dimanches, à 5 P. M.
Pour Fort de Rassy, Sarten, Natchitoches, Alexandrie, la Rivière Grand Ecore et tous les intermédiaires.
NOUVEAU BARTARIE
R. SINNOTT, capitaine; Geo. C. MANLIFF, com
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à
N. W. CARTER, 93 rue de Conti,
HITZ & CARLIN, 1 rue Tchoupitoulas,
BRITTON & REESLER, 108 rue Conti,
ADAMS & WORK, 5 Commercial Place.
24 déc—

OPELOUSAS.
Départ régulier tous les Mercredis à 5 h. P. M.
Pour Fort Barré, Washington, Opelousas, Vermillionville et tous les intermédiaires sur l'Atchafalaya et ses branches.
SENTHA,
W. Burns, capitaine,
J. A. Spinelli, commis.
Ce bateau laissera la Nlle-Orléans comme il est dit ci-dessus, prenant du fret et des passagers pour tous les débarquements. Pour des dimensions et des conditions avec le Gérant A. Minvielle, Magasinier.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à
LEVISSE & LEFILS,
Mle No 40 de la rue de Chartres.
1 août—

POUR LES OPELOUSAS.
Départ régulier tous les Mercredis, à 5 h. P. M.
Pour Washington, Fort Barré, Vermillionville et tous les débarquements sur l'Atchafalaya et ses branches.
SENTHA,
W. Burns, capitaine,
J. A. Spinelli, commis.
Ce bateau laissera la Nlle-Orléans comme il est dit ci-dessus, prenant du fret et des passagers pour tous les débarquements. Pour des dimensions et des conditions avec le Gérant A. Minvielle, Magasinier.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à
LEVISSE & LEFILS,
Mle No 40 de la rue de Chartres.
1 août—

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.
SEULE LIGNE DIRECTE POUR LA FRANCE
PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS
LIGNE POSTALE
Steamers du Havre.
PRIX DU PASSAGE
A. K. MILLER & CO., Agents,
Nos 15 et 20 de la rue de l'Union.

STEAMERS DU HAVRE
DE LA
NOUVELLE-ORLÉANS.
Les steamers suivants, qui sont de première classe et voyagent sous pavillon français, partiront régulièrement de la Nouvelle-Orléans pour le Havre, savoir:
LAFAYETTE, CAPELLAN,
FELIXTO, CORTES,
RIVERA, COLON,
QUEVEDO, (Navires en construction.)
Ils possèdent la bonté de tout temps, sans rivaux. Pour fret ou passage (cabines supérieures, nombreuses, bonnes tables, 7 compagnies de vins), s'adresser à
F. IGNATE, agent,
Mole de la rue de l'Union,
Nouvelle-Orléans.
Mai 11—tus

ASSURANCES.

Compagnie de Navigation du Lloyd de l'Allemagne du Nord,
Prenant le service entre BRÊME et la NOUVELLE-ORLÉANS, avec escale au Havre, à Southampton et à Douvres.
LE LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD
Hannover..... 11 mai. 11 juin.
Frankfort..... 8 juin. 8 juillet.
Hanover..... 5 juin. 5 juillet.
Les autres jours de départ seront annoncés plus tard.
Le navire de Brême, qui doit partir le 11 mai, est MANNOVER, capitaine Fr. Tiedemann, et le navire de Hanover, qui doit partir le 5 juin, est le HANOVER, capitaine Ad. Bunjes, tous deux de 1,500 tonneaux et de 1,000 chevaux de force.
PRIX DU PASSAGE
De Brême, Havre et Southampton à la Nouvelle-Orléans.
Chambres..... 90 or.
Entrepont..... 60 or.
De la Nouvelle-Orléans au Havre et à Brême.
Chambres..... 90 or.
Entrepont..... 60 or.
De la Nouvelle-Orléans à la Nouvelle.
Chambres..... 60 or.
Entrepont..... 40 or.
Des billets de passage de retour, Southampton et le Havre, pour la Nouvelle-Orléans, sont délivrés par les soussignés.
Pour plus de détails, s'adresser à
ED. F. STOCKMEYER & CO., Agents,
2 août—1 an Au No 22 de la rue de l'Union.

Steamers de la ligne White Star,
Pour Queenstown et Liverpool,
Transportant la Malle des Etats-Unis,
Partiront de New-York le SAMEDI, 7 Juin, pour le JEUDI et finiront suite à Cork Harbor en Irlande.
BRITANNIC, Samedi, 10 mai, à midi.
GERMANIC, Samedi, 17 mai, à 2 P. M.
ADRIATIC, Samedi, 24 mai, à midi.
CELTIC, Samedi, 31 mai, à 2 P. M.
REPUBLIC, Samedi, 7 juin, à 2 P. M.
Du White Star Dock, Foot of North River, West Shore, Jersey City, New-Jersey, ainsi de grands et nombreux, il vient en plus que même ceux de la Cunard et les chambres les plus belles, les plus élégantes, et le trait et tout le même intérêt, et sont en même temps plus rapides et plus sûres que les autres lignes.
PRIX: Salon, $80 et $90; en sus pour le retour, $170 or. Entrepont à bas prix.
Trains de luxe directs, sans changement, pour Chicago, Cincinnati, St. Louis, Cincinnati, Louisville, Cleveland, Detroit, Toledo, Chicago, Milwaukee, St. Paul, Minneapolis, Omaha, Kansas City, Denver, San Francisco, Portland, Oregon, Salt Lake City, Los Angeles, San Diego, Tucson, Phoenix, Deming, El Paso, Galveston, San Antonio, New Orleans, Mexico, Havana, Nassau, Bermuda, Jamaica, Kingston, Colon, Panama, Valparaiso, Lima, Callao, Guayaquil, Sydney, Melbourne, Auckland, Wellington, Honolulu, Yokohama, Hong Kong, Shanghai, Manila, Calcutta, Bombay, Colombo, Singapore, Penang, Rangoon, Port Said, Alexandrie, Naples, Gênes, Marseille, Le Havre, Southampton, Londres, Liverpool, Glasgow, Queenstown, Cork, Dublin, Belfast, Copenhague, Christiania, Stockholm, Gothenburg, Hamburg, Cuxhaven, Brême, Amsterdam, Rotterdam, Anvers, Bruxelles, Paris, Zurich, Vienne, Budapest, Constantinople, Smyrne, Athènes, Rome, Florence, Milan, Turin, Madrid, Lisbonne, Porto, Malaga, Cadiz, Gibraltar, Tanger, Malte, Tunis, Alger, Oran, Tripoli, Le Caire, Port Said, Jaffa, Beyrouth, Bombay, Calcutta